

les sauvages appellent *Ceil-de-Faucon* espèce d'intermédiaire entre l'homme sauvage et l'homme civilisé, autre création originale de Cooper, plus originale encore peut-être que celle de *Tom-le-Long*. Déjà, dans les *Pionniers* Cooper avait esquissé le portrait de Natty-Bumpo ; il nous l'avait montré touchant à la vieillesse, rattaché d'un instant à la vie sociale sous le nom de *Bas-de-Cuir*, mais bientôt rompant de nouveau avec elle, entraîné par son amour de la sollicitude et de la liberté des bois. Il a eu l'heureuse idée de faire rentrer dans le cadre du *Dernier des Mohicans* ce singulier personnage, qui joue dans ce roman le principal rôle, et qui y paraît dans toute l'énergie et la verdeur de l'âge mûr. Dans *la Prairie*, roman publié en 1827, et qui est un des meilleurs de Cooper, nous retrouvons encore Natty-Bumpo, vieillard caduc, mais toujours aussi original, et de chasseur intrépide passé à l'état de trappeur. Affranchi sans doute par le succès de cet excentrique personnage, M. Cooper, dans deux romans postérieurs, *le Tueur de Daims* et *le Lac Ontario*, s'est plu à continuer ou plutôt à reprendre par le commencement la biographie de son héros de prédilection, dont il nous raconte la jeunesse.

Cette seule figure de Natty-Bumpo suffirait pour assurer à M. Cooper la gloire durable des talents créateurs.

Depuis le *Dernier des Mohicans* et *la Prairie*, le fécond romancier n'a cessé d'ajouter de nouveaux titres à la brillante réputation dont il jouit. *Les Puritains d'Amérique*, *le Corsaire rouge*, *l'Ecumeur des Mers*, *Deerslayer*, *le Lac Ontario*, *le Paquebot américain*, *Eve Effingham*, *Fleur des Bois*, *les Deux Amiraux*, où l'auteur, après avoir souvent peint des combats singuliers de vaisseau à vaisseau, s'est essayé avec beaucoup de bonheur à représenter une bataille navale ; le *Feu follet* dont le héros est pour la première fois un corsaire français ; tous ces ouvrages, écrits dans les mêmes données et par les mêmes procédés que les précédents, ont eu un égal succès. Mais lorsque M. Cooper, abandonnant la vie des mers et des forêts, a voulu transporter en Europe la scène de ses romans, il n'a plus offert, à beaucoup près, les mêmes qualités, et plusieurs de ses derniers ouvrages, *le Bravo*, *l'Incident-Mauer*, *le Bourreau de Berne*, *Mercédès de Castille* n'ont point obtenu des lecteurs le même accueil que *le Pilote* ou *le Dernier des Mohicans*. Cependant le fécond romancier ne se lasse pas, et, chaque année, il nous arrive des régions transatlantiques quelque nouvelle production de M. Cooper, qui se traduit aussitôt dans toutes les langues de l'Europe.

Une chose qu'on ne saurait trop louer, surtout de notre temps, dans les romans de cet éminent écrivain, c'est leur parfaite moralité, c'est le précieux talent qui a permis à M. Cooper d'écrire des romans intéressants et honnêtes, et qui peuvent sans inconvénient être mis entre toutes les mains, réunion d'avantages qui devient de plus en plus rare aujourd'hui, où l'honnêteté est si souvent ennuyeuse, où l'intérêt s'achète si souvent aux dépens de l'honnêteté, et où, pour concilier les deux choses, on a inventé le roman hypocrite et salement vertueux, c'est à dire la plus pernicieuse de toutes les immortalités.

Vous chercheriez vainement dans Cooper ces peintures lascives et ignobles où, sous prétexte de représenter le vice dans toute sa nudité, le romancier vertueux se complait à décrire, à charger, à exagérer des situations qui ne sont propres qu'à dépraver le cœur et à vicier l'imagination ; romans vertueux qui, sous prétexte de remplir une mission sociale, se glissent au bas des grands journaux, s'introduisent avec eux dans toutes les fa-

milles, et donnent à la corruption des allures et des proportions jusqu'alors inconnues.

Le célèbre romancier américain a su préserver sa plume de cette hypocrite spéculation sur les sens, qui, se parant chez les uns du nom de vérité dans l'art, chez les autres du nom de moralité sociale, et chez quelques-uns se décorant des deux sophismes à la fois, se croit le droit de tout dire, de tout dénuder, de tout peindre, sans mesure, sans retenue, sans pudeur, comme si une certaine ignorance d'un certain degré de vice n'était pas le plus précieux, le plus respectable des attributs de l'homme et surtout de la femme.

Les romans de Cooper se distinguent tous essentiellement par une manière sobre, franche et honnête d'aborder le mal, et une délicatesse extrême à mettre le bien en lumière. L'on pourrait peut-être désirer plus d'animation, plus de coloris dans quelques-uns de ses portraits de femmes, mais tous, du moins, quoique variés dans leur caractère particulier, pétulants ou calmes, mélancoliques ou gais, tendres ou imposants, froids ou passionnés, brillent par une expression générale de décence, de pudeur et de noble fierté, et parmi eux il en est de délicieux. Quoi de plus ravissant par exemple, que cette figure de Narrah-Mattah, dans le quatrième volume des *Puritains d'Amérique*, de cette jeune Américaine enlevée tout enfant par les sauvages à sa mère qui pleure sa mort depuis tant d'années ? Elevée au sein d'une tribu des Narragansetts, la jeune Ruth est devenue la femme d'un grand chef, d'un jeune beau Sagamore qu'elle aime de toute son âme ; elle a oublié la langue, la religion, les mœurs et le toit de ses pères, elle partage toutes les affections et tous les haines de son mari, et son bonheur serait complet si la blancheur de sa peau qui lui a valu le nom de *Narrah-Mattah, la neige blanche*, ne lui rappelait sans cesse qu'elle appartient à une race qu'on lui a appris à mépriser et à détester. Et cependant c'est son époux lui-même, son époux aimant et aimé qui, vaincu par les larmes de sa mère, la fait venir du fond des bois, et cherche à réveiller dans son âme la mémoire des jours oubliés. De tous ces souvenirs perdus qu'il évoque en vain, il n'en est resté qu'un dans le cœur de la jeune sauvage : c'est celui d'une jeune femme *au visage pâle*, dont l'image penchée sur un berceau passe quelquefois dans ses rêves, c'est le souvenir de sa mère, et c'est aussi de celui-là que le généreux Sagamore se sert pour arriver successivement à tous les autres. Cette scène entre les deux époux, exprimée dans le langage pittoresque et concis du sauvage, est admirable de grâce et de mélancolie. Rendue à sa mère, Narrah-Mattah ne peut vivre loin de celui auquel elle a donné son cœur ; rappelée par lui elle accourt, mais c'est pour recevoir ses derniers adieux, car il va mourir ; elle le trouve attaché au poteau de guerre, et quand il est mort elle expire à ses pieds.

Indépendamment de ses œuvres d'imagination l'illustre romancier a publié quelques autres écrits, notamment des lettres sur les Etats-Unis d'Amérique, un récit de ses voyages en Europe, qui n'est pas exempt de préjugés et d'erreurs, surtout en ce qui touche la France, et quelques opuscules politiques.

« Cooper, dit un écrivain, paraît doué d'une forte constitution, d'un caractère décidé ; le tour de son esprit tend vers l'observation plus peut-être des choses que des hommes ; sa taille est un peu au-dessus de la moyenne ; les traits de son visage sont empreints de fermeté, et ses mouvements sont plutôt rapides que gracieux ; ses gestes ont de l'énergie. Son front est très-haut.